Zeitschrift: Journal suisse d'apiculture
Herausgeber: Société romande d'apiculture
Band: 48 (1951)
Heft: 6

Rubrik: Le jardin de l'abeille

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Un nouveau D. D. T.

Le DDT a l'inconvénient de ses avantages : il est trop efficace, trop puissant, il tue aveuglément tous les insectes, les bons comme les mauvais.

Les insectes nuisibles sont, en général, les insectes herbivores, végétariens. Comme il s'attaquent aux plantes, ils sont spécialement outillés pour digérer la cellulose.

Les insectes utiles, les « bons » insectes, sont carnivores. Ils vivent aux dépens des insectes végétariens, ils n'aiment pas les plantes vertes parce qu'ils ne digèrent pas la cellulose.

Conclusion : Pour lutter contre les uns et pas contre les autres, il suffirait d'enrober chaque grain de DDT dans une enveloppe cellulosique. Les insectes végétariens digéreraient ces enveloppes et, atteignant le DDT, seraient tués. Les autres dédaigneraient ces pilules suspectes et resteraient indemnes. Ainsi fut fait. On prépara un DDT qui conserve les diptères comme les syrphes, des hyménoptères comme l'abeille, tandis qu'il tue les larves de plusieurs espèces de chenilles qui ravagent nos potagers.

Atomes.

La sagesse du grand Charles Dadant

Quelqu'un disait un jour à Charles Dadant : « Savez-vous bien que votre fils vous surpasse ? » — « Je le crois bien, répondit le modeste apiculteur, je n'ai pas eu un aussi bon maître que lui. »

Paul ZIMMERMANN.

LE JARDIN DE L'ABEILLE

Plantes mellifères et pollinifères

Suite

JUIN

L'étude de la mythologie grecque nous apprend que le centaure Chiron, précepteur d'Achille, était un médecin fameux. Il affectionnait particulièrement les centaurées et les nombreuses propriétés médicinales de ces plantes n'avaient pour lui aucun secret.

Le genre centaurée groupe environ 500 espèces de l'hémisphère nord, dont une quinzaine seulement se rencontre dans notre pays. Ces composées à feuilles alternes, souvent très découpées et charnues, aux capitules de moins de 40 mm. de largeur, aux fruits aplatis, lisses, avec ou sans aigrette, ont des racines très développées, ce qui leur permet de vivre dans les terrains arides et incultes. Les bractées de l'involucre, imbriquées, sont scarieuses ou terminées, soit par une épine, soit par un appendice scarieux.

Deux espèces de ce genre, très mellifères et pollinifères, la centaurée scabieuse et la centaurée jacée, se retrouvent dans nos prairies, le long des chemins, à la lisière des bois, en compagnie de la sauge et des knauties. Leur floraison commence avec le mois de juin et se poursuit jusqu'aux premiers froids. La centaurée scabieuse (Centaurea Scabiosa), à tige d'ordinaire rameuse et aux feuilles une à deux fois pennapartites, a les bractées involucrales munies d'une bordure noire ; les franges de couleur brune sont pectinées. Les fleurs purpurines sont groupées en capitules assez gros, puisque ces derniers dépassent souvent deux centimètres de longueur. Certaines variétés montent jusqu'à l'altitude de 2600 mètres. La centaurée jacée (Centaurea Jacea) est une espèce très polymorphe ; ses feuilles sont indivises ou souvent sinuées-pennatifides. Les bractées de l'involucre sont munies d'un appendice brun, scarieux, denticulé, laciné. Les fleurs sont aussi purpurines, mais les capitules sont beaucoup plus petits que ceux de la centaurée scabieuse. On rencontre la centaurée jacée jusqu'à l'altitude de 2000 mètres.

Le bleuet (Centaurea Cyanus), cette fleur d'un beau bleu qui anime nos moissons, fournit aussi un miel abondant et de bonne qualité.

R. RÜEGGER.

Le Daphné ou Bois gentil

Le réveil de la végétation est toujours pour nous un objet d'admiration et de joie. Nous sommes particulièrement sensibles aux premières fleurs qui, semblables aux pâles rayons d'un soleil de février, tentent de nous faire oublier l'âpreté de l'hiver.

Parmi les arbustes à floraison printanière, qui ne connaît le bois gentil ? Les neiges ont à peine disparu qu'il se couvre de fleurs roses liliacées qui embaument l'air. Il n'épargne rien pour nous plaire, pour charmer nos regards et il a bien mérité ses noms populaires de bois gentil ou joli bois. Daphné est le nom mythologique de la nymphe (jeune fille) changée en laurier au moment où Apollon allait la ravir. Les daphnés sont de jolis arbrisseaux à fleurs précoces, délicieusement parfumées appartenant à la famille des Thymélacée.

Le daphné mezereum est l'espèce indigène qui pousse dans les terres humifiées de nos bois montueux ; son aire de dispersion s'étend sur la plus grande partie de l'Europe. On l'appelle suivant les pays : mézéréon, Bois joli, faux garou, etc. A l'état spontané, c'est un arbuste de 50 à 60 centimètres, à rameaux dressés et au feuillage caduc ; cultivé comme arbuste d'ornement, il peut facilement atteindre des dimensions doubles. Ses feuilles sont alternes, oblongues, lancéolées, atténuées à leur base et presque sans pétiole ; elles forment des rosettes à l'extrémité des rameaux. Ses jolies fleurs roses plus ou moins intenses, ont une odeur rappelant celle de la jacinthe ; elles

sont groupées par deux ou trois le long de la portion supérieure des rameaux ; elles s'épanouissent en février-mars avant la feuillaison et se succèdent jusqu'en avril. Après la fécondation, l'ovaire se transforme en une petite drupe globuleuse rouge au moment de la maturité qui arrive en juin-juillet. Ses fruits d'aspect engageant, semblables à des cerises en miniature, recèlent un poison redoutable. Le bois et l'écorce de cet arbuste sont aussi vénéneux, ils ne doivent ni être mis à la bouche, ni au contact d'une plaie. L'espèce type a produit différentes variétés distinctes par le feuillage ou par les fleurs.

Le daphné mezereum à fleurs blanches ;

Le daphné mezereum van Houttei atropurpurea (fleurs d'un beau rouge pourpre) ;

Le daphné mezereum autumnale (à floraison automnale) ;

Le daphné mezereum grandiflora (à grandes fleurs).

Il existe d'autres espèces de daphné que l'on rencontre quelquefois dans les jardins ou à l'état spontané au Jura :

Le daphné cneorum, petit buisson gazonnant de 30 à 40 cm. de hauteur, à feuilles persistantes, sessiles, linéaires, spatulées. En avril-mai s'épanouissent des fleurs rose foncé très nombreuses au parfum très doux. La floraison dure près d'un mois et peut partiellement réapparaître en automne. Il existe quelques variétés à fleurs blanches.

Le daphné alpina est un arbuste haut de 25 à 50 cm. ; indigène dans le Jura il fleurit de mai à juillet. Ses fleurs sont rougeâtres ou blanchâtres très odorantes.

Les daphnés aiment un sol léger, humifère et frais. La plupart sont calcifuges. Ils préfèrent une situation à mi-ombre et même en sous bois. En général ces arbustes supportent mal les transplantations. Les daphnés se multiplient par semis exécutés de suite après la maturité des graines en mai.

P. Ph. M.

Merveilles du miel

En Espagne, sur la paroi d'une caverne, on peut encore voir un dessin datant de l'âge de la pierre : il représente un homme en train de s'approprier les trésors d'un nid d'abeilles. Il y a peut-être quinze mille ans de cela, et les siècles se sont succédés sans qu'on ait jamais trouvé un aliment plus pur ni plus doux que le miel.

Grâce à la lévulose ou sucre de fruit — son principal composant — le miel a un pouvoir sucrant presque double de celui du sucre de canne. En outre, existe-t-il un sucre qui resplendisse du soleil des étés, qui embaume le trèfle, le tilleul ou la fleur d'oranger ? Le sucre, comme le sel, n'a qu'une seule et unique saveur, tandis que

chaque miel possède son parfum propre. Il faudrait une vie entière pour découvrir et savourer tous les crus possibles que les abeilles savent distiller des plantes à nectar.

Impossible à imiter, le miel est le plus pur et le plus suave des aliments naturels. Bien mûri, il est si riche en sucres qu'aucun germe ne peut s'y développer. Dans la tombe d'un pharaon, on a retrouvé du miel vieux de trente-trois siècles, bruni et épaissi par les ans, mais encore pur. Aucune fraude sur le miel ne peut passer inaperçue, car il fermente dès qu'on tente de le diluer.

Le miel, symbole de pureté et de douceur, était chez les Egyptiens un accessoire rituel de la cérémonie du mariage. Les Romains, eux, versaient quelques gouttes de miel sur le seuil de la demeure nuptiale — ce qui explique pourquoi le jeune marié portait son épouse dans ses bras pour franchir le seuil de la maison. De nos jours encore, de la Hongrie à l'Hindoustan, le miel mélangé au vin ou à la pâte des gâteaux fait plus ou moins officiellement partie du cérémonial du mariage. De là vient sans doute l'expression « *lune de miel* » employée dans beaucoup de langues pour désigner les premières semaines de bonheur conjugal. Cet aliment si antique et si mystérieux, l'une des merveilles de la nature, est le fruit d'une union complexe entre les abeilles, reines des insectes, et les fleurs, joyaux du monde végétal. La nature semble avoir formé les fleurs tout exprès pour séduire l'abeille qui leur permet de se reproduire en butinant leur nectar et leur pollen. Des milliers d'espèces florales disparaîtraient sans les abeilles et en revanche, il n'y aurait pas d'abeilles sans fleurs.

Chaque butineuse a peut-être dix fois son poids de nectar à rapporter à la ruche avant la tombée du jour. N'a-t-on pas calculé que la confection d'une livre de miel représentait 40 000 voyages aller et retour ?

Cet insecte est pour la fleur le plus prévenant et le plus fidèle des amants. Alors qu'un bourdon, un papillon ou un oiseau-mouche vagabondent de corolle en corolle, mêlant au hasard toutes sortes de pollens, l'abeille ne s'intéresse qu'à une seule variété de fleurs à la fois : celle qui fournit le plus de nectar. Aussi, ne dépose-t-elle sur chaque calice que son pollen spécifique et ne fabrique-t-elle qu'une sorte de miel.

Quand la production de nectar bat son plein, les abeilles se tuent littéralement au travail. La bonne ouvrière est destinée à périr en plein vol, dans un ultime effort pour ramener à la ruche un dernier chargement. Au bout de deux à six semaines d'un labeur épuisant, elle finit par tomber, ignorée, dans quelque pré ou quelque étang. Sa place est aussitôt prise par une nouvelle butineuse. Chaque abeille n'est qu'un élément infime de ce « pont aérien » qui totalise près de 30 millions de kilomètres par an rien que pour assurer la subsistance d'une colonie, soit environ 135 kg. de miel ; et il faut

que les travailleuses ailées couvrent bien des millions de kilomètres supplémentaires pour que nous puissions étaler du miel sur notre pain.

Une goutte de nectar, c'est une mine où l'on trouve des protéines, des sucres, des vitamines, des enzymes, ainsi que des traces de fer, de cuivre, de manganèse, de potassium, de sodium et de phospore. L'abeille ignore la chimie organique et il se peut que vous et moi l'ayons oublié. Mais ceux qui se sont penchés sur la question vous expliqueront pourquoi les diabétiques supportent le miel alors que le sucre leur est nocif, et pourquoi, grâce au miel, les nourrissons fixent le calcium qui leur fait des os solides et de bonnes dents.

(A suivre.)

Courtion, le 18 mai 1951.

Gabriel RIDOUX.

Un cas de guérison extraordinaire par le venin d'abeille

par *R. Delperée*, ingénieur A. I. Gx.

Tout le monde apicole connaît les bienfaits de la piqûre de l'abeille et son triple effet... 1) antirhumatismal, 2) tonique cardiaque et 3) révulsif. Je n'étonnerai aucun apiculteur en racontant qu'au cours de ma capitivité en Allemagne pendant la guerre de 40, je me suis sauvé la jambe gauche d'une amputation décidée par le corps médical du camp en lui appliquant en une seule après-midi 80 piqûres (dose nécessaire en cas d'immunité). Il y avait début de gangrène et adéno-phlegmon à l'aine. Une autre fois, un panaris anthraxoïde à l'index de la main gauche fut débarrassé de trois mèches qui le perçaient de part en part, en 48 heures, par l'application en deux fois de 25 piqûres. Ce doigt, douloureux et très mal arrangé, résistait obstinément depuis 10 jours aux traitements par sulfamidés combinés aux bains chauds et cataplasmes de farine de lin.

Il est donc tout naturel, qu'après avoir vécu de telles expériences, je sois un convaincu acharné de l'efficacité du traitement des inflammations streptococciques et staphylococciques par la piqûre naturelle de l'abeille.

Or, un séjour tout récent chez un ami en Normandie, Monsieur Henri Dumont, habitant Le Héron en Seine-Inférieure, m'a donné l'occasion de faire une nouvelle fois la preuve de l'efficacité extraordinaire du venin d'abeille en cas d'inflammation grave, en l'occurrence une pneumonie débordée par une septicémie générale. Bien que le patient ne soit qu'un jeune chien Cocker âgé de trois mois, la signification médicale du résultat obtenu garde toute sa valeur.

La santé du chiot était chancelante depuis trois semaines. Le jour de mon arrivée en vacances, son maître et le vétérinaire étaient

découragés car malgré des soins attentifs appliqués avec compétence et ténacité (toutes les spécialités vétérinaires avaient été essayées, sulfamidés et pénicilline y compris) la pauvre petite bête n'était plus qu'un être cachectique et haletant en très mauvais état.

Le lendemain, la pneumonie se compliquait d'une sinusite dont le pus s'écoulait sans interruption par le nez et le surlendemain à midi, tout espoir était perdu. Mon ami et le vétérinaire avaient la certitude que le chiot ne passerait pas la nuit.

Après un bref entretien, tout le monde fut d'accord pour abandonner l'animal à mes expériences. Celui-ci était trop mal en point pour me laisser l'espoir de le sauver ; il n'avait plus aucune réaction et restait plongé dans le coma depuis 24 heures, la vitalité de sa respiration diminuait déjà et de ses narines coulait un lamentable ruisseau de pus. Je prévoyais simplement que la violente réaction provoquée par un nombre bien dosé de piqûres créerait un renforcement de la pulsation cardiaque et une forte révulsion locale dont le résultat devait être une amélioration.

Avec le serrement secret et l'espoir tendu qui envahit le chercheur au moment où l'expérience pratique va décider de la vie ou de la mort, j'appliquai sur le dos du chiot, tout le long des poumons, à gauche et à droite de l'épine dorsale dix dards qui restèrent plantés dans la peau. Connaissant l'effet brutal et immédiat d'une piqûre du nez sur l'écoulement et le dégagement des sinus frontaux, je plaçai un onzième dard sur le nez, à l'endroit le plus riche en terminaisons nerveuses. Mon malade était tellement bas qu'il ne réagit pas une seule fois à la douleur pourtant cuisante de chacune des dix piqûres ; la piqûre nasale contre la sinusite, piqûre particulièrement douloureuse et énervante, n'engendra aucune protestation.

Pendant l'heure qui suivit cette première application, le petit cocker resta sans bouger dans le fond de son panier, haletant et comateux ; mais au bout d'une heure il commença à donner des signes d'une recrudescence de la fièvre et commença à s'agiter. Celle-ci s'intensifia la nuit au point qu'il fut nécessaire de prendre des précautions pour l'empêcher de se jeter hors de son panier.

Le deuxième jour du traitement, la vitalité du malade était meilleure, l'écoulement du pus par le nez avait cessé complètement, il avait retrouvé un début de lucidité, sa sensibilité et cherchait déjà à se redresser et à se gratter. A 24 heures de la première application, douze dards furent posés au même endroit sur le dos et un treizième sur le nez, non sans protestations et plaintes, cette fois !

Le troisième jour, le chien, qui n'avait plus absorbé qu'un peu de lait coupé depuis une semaine et ne mangeait plus du tout depuis 4 jours, retrouvait son appétit et se tenait sur ses pattes. Le cinquième jour, il était question de gambades dans la cuisine et l'application journalière des piqûres était supprimée car le convalescent

avait retrouvé presque toute sa vitalité. Le courrier de Normandie arrivé un mois plus tard, annonçait qu'il ne restait plus aucune trace de ce très grave accroc.

Dans cette histoire vécue et peu banale, il y eut deux étonnés : mon ami et le vétérinaire et deux heureux, le petit cocker et moi ; j'avais une fois de plus renforcé ma conviction que l'application naturelle du venin d'abeille offre des possibilités thérapeutiques énormes et insoupçonnées.

Il est dommage que cette thérapeutique soit si peu connue du monde médical : sa simplicité et sa modicité en permettraient immédiatement une large diffusion et le venin d'abeille prendrait sa vraie place dans la pharmacopée. Jusqu'à présent, il y a brillé modestement parce que sa préparation et son traitement en vue des injections et onguents lui enlèvent très probablement une grande partie de son efficacité. Je suis persuadé qu'une différence énorme existe entre l'effet d'une piqûre naturelle faite dans des conditions optima et celui d'une injection médicale.

Le domaine est vierge, je crois, donc ouvert aux chercheurs. A vous ! Messieurs les médecins ! Est-il permis d'espérer qu'un progrès sérieux de la médecine sera dû à nos abeilles ? La pénicilline, grande vedette de lutte contre les formes microbiennes en coque depuis la dernière guerre, a perdu déjà du terrain parce que son action gêne le microbe sans aider directement le corps ; la difficulté qu'éprouve celui-ci à mener à bonne fin son « circuit anticorps » provoque parfois de graves complications longtemps après la convalescence.

Le venin d'abeille agit tout différemment ; il décuple la puissance de lutte de l'organisme en renforçant la pulsation cardiaque, en excitant le système nerveux, en élevant la fièvre et en amenant sur les lieux de l'inflammation une vigoureuse armée de phagocytes. Le point délicat est d'adapter le nombre de piqûres à la résistance et à la sensibilité du patient ; lorsque la dose adéquate est trouvée, il faut continuer le traitement jusqu'à guérison complète.

Il ne serait jamais question de manque de matière première. Quel serait l'apiculteur qui refuserait de livrer quelques abeilles pour guérir ou même soulager un malade. Ne parlons pas des honoraires ! la piqûre coûterait 2,5 centimes puisqu'il y a environ 10 000 abeilles dans un kilo et que celui-ci coûte actuellement 250 francs.

(Tiré de la *Belgique Apicole*.)

AVIS DE LA RÉDACTION

Les articles ordinaires doivent parvenir au rédacteur au plus tard le 18 du mois précédent. Les travaux plus importants sont reçus jusqu'au 15. Les communiqués et convocations des sections sont reçus jusqu'au 20, dernier délai.

Attention aux communiqués des sections à la fin du présent numéro.